

Rolf Alfred STEIN
(1911-1999)

Rolf Stein, décédé le 10 octobre 1999, était né le 13 juin 1911 à Schwetz, dans une partie de la Prusse devenue aujourd'hui polonaise. Il aura connu la destinée internationale de tant d'autres savants d'origine juive contraints comme lui de quitter l'Allemagne pour les raisons que l'on sait, qui firent profiter leurs patries d'adoption de leur génie et de leur renom.

C'est ainsi qu'après deux ans passés à l'Université de Berlin à s'initier à l'ethnologie et à la sinologie (avec pour condisciples Étienne Balazs et Wolfram Eberhard, deux autres illustres exilés), Stein émigre en France en 1933. À Paris, après avoir reçu ses diplômes de chinois et de japonais à l'École des Langues Orientales, il va passer six années à s'initier aux langues et aux civilisations de l'Asie orientale en suivant les enseignements d'une pléiade de célébrités dont la simple lecture des noms donne aujourd'hui le vertige : Marcel Granet, Henri Maspero et Paul Pelliot pour la sinologie, Sylvain Lévi pour l'indianisme, Jacques Bacot et Marcelle Lalou pour le tibétain, Pelliot encore pour le mongol, Charles Haguenaer pour le Japonais, Marcel Mauss, dont il suit le cours sur les religions des peuples sans écritures, et enfin, pour l'Indochine, Édouard Mestre, un personnage moins connu parce qu'il a très peu publié, ancien élève puis collègue de Granet aux Hautes Études et comme lui disciple de Mauss, qui avait bourlingué aux frontières de la Chine méridionale et de l'Indochine d'abord comme douanier et plus tard comme chercheur, et en qui Stein reconnaissait (avec Granet) l'une des influences les plus fortes qu'il ait reçues.

Je reviendrai plus loin sur la place de ces personnalités prestigieuses, encore que très diverses par leurs styles et leurs approches, dans la carrière intellectuelle et les orientations de Rolf Stein. Pour m'en tenir à sa carrière professionnelle, les circonstances politiques ont fait qu'elle a, si l'on peut dire, débuté sans débiter. En juin 1940, Stein, qui avait été naturalisé français en 1939, quelques jours avant la déclaration de guerre, est proposé par l'Académie comme membre de l'École Française d'Extrême-Orient ; il a l'appui chaleureux de Pelliot. La décision sera suspendue en raison des lois de Vichy, mais, entre temps, Stein était parti en Indochine accomplir ses obligations militaires. En dépit de son statut incertain auprès de l'EFEO il passera au Vietnam six années extraordinairement fructueuses sur le plan de sa formation, très difficiles matériellement, mais en sécurité, alors qu'il ne l'aurait certainement pas été s'il était resté en métropole.

En 1946 il sera nommé rétrospectivement membre de l'EFEO à compter du 1^{er} juillet 1941.

Entre 1946 et 1949, toujours membre de l'EFEO, Rolf Stein séjourne en Chine, dans le Sud-Ouest, puis à Pékin, d'où il fait plusieurs voyages dans les régions périphériques. Il rentre en France au début de 1949 et occupe pendant deux ans la chaire de professeur de chinois à l'École des Langues Orientales. En 1951 il est nommé directeur d'études à la section des sciences religieuses de l'École Pratique des Hautes Études, à une chaire intitulée « Religions comparées d'Extrême-Orient et de Haute Asie ». Une quinzaine d'années plus tard, en 1966, le Collège de France crée pour lui une chaire d'« Étude du monde chinois, institutions et concepts », qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1981.

L'intitulé de l'enseignement de Rolf Stein à l'École Pratique des Hautes Études — plus peut-être que celui de sa chaire au Collège — rend clairement compte de ses orientations de recherche. L'idée même de comparer les institutions de la Chine (« institutions » au sens le plus large du terme) avec celles des cultures voisines (Tibet, Mongolie, Vietnam), il la devait au maître qui l'a incontestablement le plus marqué, Marcel Granet, et elle avait été confortée par l'enseignement et les conseils d'Édouard Mestre sur les cultures situées au sud de la Chine. L'hypothèse était l'existence, par-delà les grandes religions organisées, d'un fonds commun de représentations religieuses, accessible à travers les religions anonymes dites « populaires », tant parmi les Chinois que parmi les peuples non chinois de Chine et de pays voisins. L'inspiration était en partie dumézilienne, à ceci près, notait Stein lui-même, que l'absence d'homogénéité linguistique, ethnique ou sociologique à l'intérieur du domaine concerné, où les facteurs de cohérence ne manquaient pourtant pas, rendait difficile l'application de telles méthodes du grand homme des institutions indo-européennes. Le comparatisme de Stein, on en trouve probablement la meilleure définition dans un texte rédigé en 1968 où il fait le bilan de ses activités aux Hautes Études depuis qu'il y est entré en 1951. On y relève les phrases suivantes, faisant allusion au va-et-vient constant entre la Chine et le Tibet qu'il pratiquait dans son enseignement :

Pendant de longues années, on a ainsi étudié parallèlement et simultanément, autant que la documentation le permettait, un même type ou une même catégorie de faits dans les deux pays. La méthode suivie consistait à grouper et à rapprocher les divers faits de telle manière qu'ils s'expliquaient pour ainsi dire mutuellement par la place qu'ils occupaient dans un réseau de relations, dans un système cohérent ou dans un ensemble organique.

Il est difficile de ne pas penser ici à l'approche structuraliste ; et en effet, un peu plus bas dans le même texte, après avoir pris ses distances avec les simples classements typologiques qu'on qualifie parfois de méthode « phénoménologique », il énonce que « l'idéal » serait de « dégager la structure des phénomènes par eux-mêmes ». Là encore l'empreinte de Marcel Granet apparaît clairement ; et n'oublions pas, à ce propos, la dette envers l'œuvre de Granet reconnue par Dumézil comme par Lévi-Strauss.

Les travaux de Rolf Stein ont abordé des questions et des domaines extrêmement nombreux ; mais il est revenu constamment aux deux dimensions esquissées à l'instant : d'une part, le comparatisme entre cultures voisines, et plus particulièrement l'étude des zones de contact, des *marches* (sa thèse complémentaire, publiée en 1959, s'intitule *Les tribus anciennes des marches sino-tibétaines*), des relations de voisinage, des *emprunts* et de la logique qui les sous-tend ; et, d'autre part, la confrontation des traditions érudites et des religions constituées avec la culture populaire, fût-elle contemporaine, les légendes ancestrales, les documents ethnographiques, ou encore ce qu'il appelait les « spécialistes anonymes (médiums, bardes, conteurs, etc.) ». Cette confrontation, Stein l'avait vécue pendant ses années d'Indochine en observant de près (pour reprendre les termes de son élève Michel Strickmann) « les derniers vestiges d'une culture mandarinale raffinée en même temps que la religion paysanne et montagnarde, dont la connaissance intime devait informer toute son œuvre ultérieure » ; au reste Maspero, qui avait lui aussi exploré les périphéries du Vietnam, avait déjà tenté les mêmes rapprochements. On trouve l'exemple de cette mise en regard de la tradition savante et des cultures ancestrales dès les premières publications de Stein, sur les origines du royaume indochinois de Champa, ou encore sur celles du royaume tanguit des Xixia : il s'agit en effet de travaux où l'étude des légendes anciennes vient à l'appui de la géographie historique savante de tradition chinoise, et ils sont menés avec toute la rigueur et toute la virtuosité érudite des sinologues que Stein venait écouter au Collège de France, Pelliot et Maspero.

Pendant toute sa carrière d'enseignant aux Hautes Études et au Collège, Rolf Stein aura donc enseigné en parallèle la sinologie et la tibétologie. Ses toutes premières publications démontraient déjà sa grande maîtrise du domaine tibétain, et l'on mentionne de lui un exposé sur la poésie épique tibétaine présenté à Hanoi dès 1940 ; or, bien des années plus tard ce sujet sera celui de ses deux premiers ouvrages, *L'épopée tibétaine de Gesar dans sa version lamaïque de Ling* (1956), qui est une édition du texte, et sa thèse d'État, *Recherches sur l'épopée et le barde au Tibet* (1959) (dont il existe aujourd'hui au moins une traduction chinoise, peut-être deux, ce qui est assez remarquable lorsqu'on connaît la complexité extrême de ce long ouvrage).

Il n'est probablement pas exagéré de dire que les études tibétaines en France après la guerre doivent tout, ou presque, à Rolf Stein. Mais son œuvre dans ce domaine n'aura pas été que d'érudition. Soucieux d'étudier et de répertorier ce qui est encore accessible de religions, voire de cultures entières en voie de disparition, ou à tout le moins très menacées — c'est un impératif qu'il souligne avec force dans sa leçon inaugurale au Collège de France —, Stein avait en effet monté dès le début des années 1950 un « Centre documentaire d'histoire des religions, Département d'Extrême-Orient » à l'annexe du Musée Guimet ; ce centre documentaire a amassé au fil des années une collection considérable de documents photographiques, d'images et d'enregistrements de textes oraux

provenant des diverses cultures de l'Extrême-Orient, où le Tibet figure en bonne place. Allait dans le même sens le travail d'information qu'il a poursuivi, entre 1960 et 1965, dans le cadre d'un projet financé par la Fondation Rockefeller, avec quatre Tibétains (deux moines et un couple marié) ne parlant aucune langue étrangère et n'ayant eu jusque là aucun contact avec le monde non tibétain. En cela d'ailleurs Stein reprenait une démarche inaugurée par son maître Jacques Bacot, l'inventeur d'une tibétologie qui ne fût un appendice ni de l'indianisme ni de la sinologie et qui fût soucieuse de la civilisation vivante. Enfin il faut mentionner la création du Centre d'études tibétaines du Collège de France, qui est devenu à Paris un lieu important de conservation des ouvrages anciens et modernes en langue tibétaine.

En 1962 Rolf Stein fait paraître son livre resté à ce jour le plus populaire, et certainement le plus influent en dehors du cercle étroit des spécialistes, une superbe synthèse sur *La civilisation tibétaine*, revue et augmentée en 1981, dont sont parues des traductions en japonais, anglais, allemand et chinois. Pour poursuivre sur les études tibétologiques de Stein (qui, comme je l'ai indiqué, s'entrelaçaient dans ses recherches et son enseignement avec ses études sinologiques), il faudrait encore mentionner plusieurs travaux basés sur les manuscrits tibétains de Dunhuang (rapportés par Pelliot et conservés à la Bibliothèque Nationale), portant sur les rituels et sur la religion autochtone du Tibet, le Bon ; et il faut surtout mentionner les recherches sur le bouddhisme tantrique qu'il a poursuivies au Collège pendant de longues années, et que seul pouvait maîtriser comme il l'a fait un savant de son envergure, possédant à la fois sa connaissance de la culture populaire tibétaine et sa familiarité avec les autres traditions religieuses d'Extrême-Orient.

Originaire de l'Inde, le tantrisme s'est en effet diffusé dans toute l'Asie orientale, où il est entré avec les religions locales dans des combinaisons d'une complexité extrême, pour ne pas dire obscures, que Rolf Stein a étudiées notamment en Chine et au Japon. Son travail majeur dans le domaine des études tantriques est sa traduction annotée de la vie et des œuvres poétiques d'un « saint » excentrique, et même outrageux dans son comportement et ses propos, parue en 1972 dans la célèbre « collection UNESCO d'œuvres représentatives ».

Ce texte illustre en fait la proximité entre le « style » du tantrisme et celui d'une des religions majeures de la Chine, le taoïsme, où l'on retrouve le même goût du secret, des « trésors » — textes ou objets cachés et révélés —, de l'initiation de maître à disciple, l'invention analogue de langues non humaines découvertes en état de transe, le même type de provocation de la part de saints personnages cultivant l'excentricité, la même omniprésence de la sexualité, et bien d'autres traits encore. R. Stein a consacré une série d'enseignements et de travaux d'importance majeure au taoïsme, dans les années 1960 et au début des années 1970 surtout. Je ne mentionnerai ici que deux grands articles, le premier paru en 1963 et portant sur les mouvements du taoïsme politico-religieux au

II^e siècle de notre ère (auxquels Henri Maspéro avait déjà consacré des travaux importants) ; le second paru en 1979 et traitant du taoïsme religieux et de la religion populaire chinoise du second au VII^e siècle. Le volume collectif où a été publié ce dernier texte reprenait en fait les contributions d'un colloque fameux sur le taoïsme qui s'était tenu à Kyoto en septembre 1972. Il se trouve — s'il m'est permis ici d'évoquer un souvenir personnel — que la seule occasion que j'aie eue de rencontrer Rolf Stein en personne et de parler avec lui est en rapport avec ce colloque : c'était à Tokyo, quelques jours plus tard, où Stein était reçu en compagnie de quelques autres participants français à la Maison Franco-japonaise par son directeur à l'époque, notre regretté collègue Bernard Frank.

Je terminerai cette évocation incomplète de l'œuvre de Rolf Stein en mentionnant le dernier de ses ouvrages destinés au grand public — et pourtant si savants —, *Le monde en petit* (Flammarion, 1987). Comme l'indique l'auteur dans sa préface, il s'agit d'un ouvrage dont la gestation avait duré près de cinquante ans — la première et très longue partie, intitulée « Jardins en miniature d'Extrême-Orient », reprend en effet en l'augmentant et en la révisant une étude monumentale parue dès 1943 dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*. Et, comme il l'a si souvent fait au long de sa carrière, Stein commence par rendre hommage à son maître Granet, lequel cherchait dans son enseignement à donner pour la Chine ancienne « une vue globale des représentations relatives à l'espace et au temps ainsi qu'à la place que l'homme s'y aménage », et avait évoqué entre autres thèmes « les correspondances entre le microcosme plus ou moins étendu (le corps humain, la maison, le site habité) et le macrocosme (le lieu saint, ciel et terre) ».

Outre les jardins en miniature, *Le monde en petit* traite de l'habitation et de ce que Stein appelle ses « aspects réels », considérée comme entité religieuse et symbolique ; et l'ouvrage élargit dans sa dernière partie la perspective au monde et à l'architecture dans la pensée religieuse. La Chine et le Tibet sont traités en profondeur, bien sûr, mais le Vietnam, le Japon, l'Asie septentrionale sont aussi convoqués, et l'on reste confondu devant une telle accumulation d'érudition précise et intelligente, modeste et en même temps tellement ambitieuse. Cette modestie et cette ambition — celle de l'orientaliste et celle de l'anthropologue, respectivement —, j'en veux pour preuve ces deux phrases que j'extrais de la préface de l'ouvrage : sur sa méfiance envers les théories et les méthodologies constituées, d'abord, lorsqu'il écrit : « La seule " méthode " retenue ici — si on peut appeler ainsi un simple expédient expérimental — est la comparaison » — la comparaison, devrait-on ajouter, entre ces « faits spécifiques » auxquels Stein proclamait volontiers son attachement. Et sur son ambition, ensuite, lorsqu'il évoque ce projet d'ensemble qu'il n'a cessé toute sa vie d'envisager, visant à connaître « la manière dont l'homme d'Extrême-Orient a imaginé, senti et vécu le Monde, non pas tant le macrocosme plus ou moins abstrait de la réflexion scolastique, mais son propre monde qui est son refuge, un monde clos en petit » ;

et qu'il ajoute, après avoir dit vouloir se limiter aux domaines restreints dont il pouvait connaître de première main les sources originales : « Mais j'ai entrepris ce travail dans l'espoir qu'il pourra contribuer à la compréhension du fonctionnement de l'imagination humaine en général. »¹

Pierre-Étienne WILL

1. Je remercie Mme Kuo Li-ying pour les matériaux qu'elle m'a aimablement communiqués, notamment l'essai de Michel Strickmann publié en introduction aux *Tantric and Taoist Studies in Honour of R.A. Stein*, dont ce texte s'inspire dans certaines de ses parties.